

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 37 (1892)
Heft: 9

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Divers vœux ont été émis. Ils ont pour objets : le respect de la propriété privée en mer, en temps de guerre ; l'introduction de la clause compromissoire dans tous les traités de navigation, et de propriété littéraire ou artistique, et, enfin, l'adhésion de tous les gouvernements à la proposition des Etats-Unis concernant un contrat général d'arbitrage assurant le règlement par sentence de tous les différends internationaux. En prononçant la clôture de la session, M. Numa Droz, président du Congrès, a rappelé que les choses établies par la force sont souillées d'une tache originelle qui les voue à la ruine.

Après quoi, M. le vice-président Schenck, donnant suite à la même idée, a émis le vœu que la ville de Berne devint le siège d'un tribunal d'arbitrage international, qui continuerait une des grandes traditions de la Confédération helvétique, puisque celle-ci a commencé au treizième siècle par une décision arbitrale.

N'oublions pas de mentionner la constitution d'un bureau interparlementaire permanent de l'arbitrage international.

Les travaux des congrès de la paix éveillent volontiers le scepticisme. Frédéric Passy, dans un récent exposé à l'Académie des sciences morales et politiques, a cependant fait ressortir les progrès rapides de l'idée d'arbitrage depuis quatre ans. C'est en 1888 que dix députés anglais et vingt-cinq députés français, sous le patronage de M. Jules Simon, ont fait appel au gouvernement pour réunir une conférence interparlementaire à Paris en 1889. En 1890, une conférence semblable, réunie à Londres sous la présidence de lord Herschell, comptait des membres de douze Parlements différents. En 1891, à Rome, le progrès s'accroissait : dix-sept Parlements étaient représentés à la conférence interparlementaire, à laquelle le gouvernement se montrait très favorable. Enfin, en 1892, à Berne, ce n'est plus seulement une bienveillance officieuse que le gouvernement témoigne à la conférence : le Palais fédéral est mis à sa disposition, et elle tient ses séances dans la salle des Etats, dirigée par les hommes les plus considérables de la Confédération. Son autorité a tellement grandi qu'elle crée un bureau permanent de l'arbitrage. Elle acquiert ainsi un moyen durable de faire pénétrer ses idées dans les masses et de faire triompher des habitudes plus humaines dans les relations internationales.



BIBLIOGRAPHIE

Great commanders of modern times and the campaign of 1815, by William O'Connor Morris. London W. H. Allen and Co., limited, and at Calcutta. 1891. Un vol. gr. in-8° de 370 pages, avec 31 cartes et illustrations.

Nous devons tout d'abord prier l'auteur et l'éditeur de ce beau volume d'accepter nos excuses pour le retard de la présente men-

tion, causé par des circonstances bien indépendantes de notre volonté.

On nous accordera, en effet, que pour rendre compte d'un livre, et surtout d'un livre de cette nature et de cette importance, il faut au moins le lire, ou plutôt l'avoir lu, et en entier, peut-être même relu, et qu'il faut pour cela quelques sûrs loisirs, quelques heures consécutives d'attentive confrontation des textes et des cartes, travail préliminaire sans lequel les meilleures cartes et le texte le mieux stylé ne sont qu'énigmes indéchiffrables.

Or le volume en question nous mène et promène à travers tant de théâtres de guerre, rien moins que ceux de toutes les campagnes les plus marquantes des temps modernes, depuis Turenne jusqu'au comte de Moltke, que ce simple travail préliminaire devient à lui seul un travail considérable qui n'est pas à la portée de tout le monde. C'est là l'épine fatalement attachée aux études d'histoire militaire et de stratégie, et ce qui fait qu'elles ont trop peu de vrais adeptes dans les temps si remplis où nous vivons.

Quoiqu'il en soit, nous croyons que les lecteurs qui voudront bien prendre la peine de suivre jusqu'au bout *Great commanders* en seront largement récompensés. Ils y trouveront plaisir et profit. En peu de temps et à peu de frais relativement, ils auront un résumé des campagnes modernes et contemporaines donnant tous les traits saillants des diverses péripéties survenues, ainsi que la quintessence de leurs principaux enseignements; le tout accompagné de remarques judicieuses, frappées au coin des bons principes de l'art de la guerre et d'une impartialité qu'on ne rencontre pas toujours dans les ouvrages militaires d'Outre-Manche.

Analyser ce précieux volume dans ses détails n'est pas chose possible, car il est lui-même une analyse très succincte, et par là déjà très méritoire, d'événements qui ont donné naissance à des milliers de volumes. Il suffira d'énumérer la matière de ses 14 titres ou chapitres.

Une *préface* de deux pages nous apprend que M. W. O'Connor Morris n'est pas militaire, mais qu'il s'efforce d'imiter la méthode de Thucydide, qui ne l'était pas non plus, à quoi il eût pu ajouter l'exemple de M. Thiers, qui ne l'était pas davantage, et nous voyons que ce n'est pas sans succès qu'il s'est donné le grand Athénien pour modèle. D'ailleurs nous apprenons que l'auteur est un des collaborateurs de l'importante publication « The illus-

trated naval and military magazine » qui avait déjà donné en une série d'articles les matériaux essentiels des *Great commanders*. Ce volume est donc en fait une seconde édition.

La préface est suivie d'une « Introduction » qui donne, en onze pages, une brève mais caractéristique esquisse des guerres de Gustave-Adolphe, appelé, à juste titre, « le père de la stratégie moderne ».

Cette Introduction aboutit logiquement à *Turenne*, qui fait l'objet du *premier chapitre*. En 24 pages, l'auteur retrace les mérites du nouveau et chevaleresque Fabius, qui fut aussi le vainqueur résolu de Türckheim, d'Entzheim et de tant d'autres intéressantes batailles. — Dans cette esquisse il unit à l'exposé des faits maintes considérations générales d'une réelle valeur sur l'art militaire supérieur, c'est-à-dire sur « la partie divine », selon l'expression de Napoléon. Ces considérations sont appuyées de lumineuses comparaisons dont Condé et ses successeurs en audace font les frais principaux.

Le chapitre II, en 30 pages, traite de *Marlborough*, ce « prodige de turpitude qui sut réunir le génie de Richelieu à celui de Turenne » et qui, par ses esthétiques victoires, fut en même temps le précurseur de Frédéric-le-Grand quant à la tactique des batailles. Les nombreuses campagnes de cette époque donnèrent lieu à de belles opérations où se distinguèrent plusieurs commandants en chef de haut mérite, comme l'a montré un livre à nous connu qui aura échappé à l'écrivain des *Great commanders*; mais c'est à juste titre qu'il range tous ces chefs célèbres sous l'enseigne du vainqueur de Blenheim, de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, œuvres de haute tactique à jamais mémorables.

Le chapitre III, de 33 pages, est voué à *Frédéric-le-Grand*. Le fondateur de la puissance prussienne, le héros de la Guerre de Sept-Ans est présenté aux lecteurs sous son vrai jour et, bien que son étonnante carrière de prince royal et de jeune souverain, de même que ses remarquables campagnes de grand capitaine, n'y soient racontées que sommairement, tout l'essentiel s'y trouve, même les dernières recherches si bien mises en évidence par M. le professeur Lavis, le récent élu à l'Académie française.

Au reste depuis les dictées de Napoléon à Ste-Hélène et la publication officielle des œuvres du Grand-Frédéric en 33 volumes, il n'y avait pas grand'chose d'important à trouver sur l'immortel vainqueur de Rossbach et de Leuthen. Notre auteur anglais ne s'est pas laissé égarer, à la suite de quelques récents ouvrages alle-

mands, à fouiller les détails, toujours intéressants dans la vie d'un grand homme, mais superflus ou insignifiants dans une publication embrassant l'ensemble d'une période historique. Il s'est plutôt tenu, et avec raison, aux appréciations émises par l'expert le plus qualifié en la matière, Napoléon, et il le fait, non par routine d'admiration pour le grand conquérant français, mais par des motifs bien déduits aboutissant à des conclusions non moins bien fondées.

La méthode tactique du Grand-Frédéric qui a pris le nom d'*ordre oblique*, y est excellemment décrite. On en suit le développement dès sa naissance, ainsi que les abus auxquelles elle a donné lieu de la part de ceux qui voulaient y voir une recette infailible de victoire. On sait ce général allemand qui croyait appliquer l'ordre oblique en commandant à tout un corps d'armée : « épaule droite en avant ! »

Pour terminer, l'auteur résout comme suit la question de savoir où est la place à donner à ce roi parmi les Great commanders : « Frédéric n'a pas un génie original supérieur. Il manquait » d'imagination et parfois de jugement ; mais il avait l'esprit puissant, la perception intense et rapide, une persévérance et une » activité prodigieuses avec une force de caractère et une fermeté » rarement réunies en une nature humaine. Ces qualités en firent » le premier capitaine de son temps, lequel manquait de » maîtres. Il accomplit des merveilles, malgré maintes fautes, » avec une armée qui était, il est vrai, de beaucoup la meilleure » de l'Europe. Comme stratège, il ne peut figurer qu'au second » rang ; ses vues furent occasionnellement saines et brillantes ; » mais ses plans de campagne furent, pour la plupart, mauvais et » manquent de ces hautes combinaisons qui révèlent le génie » stratégique. Dans la position centrale qu'il eut habituellement » au milieu de ses adversaires divisés, il les eût détruits en détail s'il avait eu les dons de Turenne ; et si, au lieu d'avoir à » faire à des Lorraines et à des Dauns, il avait dû lutter contre le » vainqueur de Castiglione et de Rivoli, il eût été battu à plate » couture en raison de ses faux mouvements. Comme tacticien, il » est beaucoup plus haut. Il a en partie les qualités de Marlborough, bien qu'il ait souvent fait de grosses fautes, notamment » à Kolin et à Hochkirch. Ce qui l'illustre surtout, c'est sa grandeur d'âme et sa fécondité de ressources dans les revers. Nul » ne l'a surpassé sous ce rapport, et c'est par là, ainsi que l'a dit » Napoléon, qu'il brille au premier rang parmi les maîtres de l'art » de la guerre. »

Avec le chapitre IV l'auteur aborde *Napoléon* et lui fait hommage de quatre autres chapitres, soit 136 pages, ce qui est plus du tiers du volume. Rarement un étranger à la France, un Anglais surtout, a fourni sur un tel thème des appréciations aussi sereines, aussi justes et aussi bien raisonnées. C'est que M. W. O'Connor Morris est de ceux qui aiment « la partie divine, ou sublime, de l'art de la guerre », et ce sentiment élevé le rend tout naturellement sympathique aux manifestations si diverses du merveilleux génie militaire de Napoléon. Il admire le vainqueur de Castiglione, de Rivoli, de Marengo, d'Ulm, d'Austerlitz et autres affaires fameuses; mais à ses yeux les mérites n'en sont nullement affaiblis par les revers de la campagne de Russie, de Leipsig, de Waterloo, où s'accroît aussi le sublime de l'art. C'est plaisir de lire à ce sujet les réflexions et remarques de l'auteur, toujours basées sur la froide appréciation des combinaisons et opérations voulues, en regard des opérations effectuées, toujours vigilant et investigateur en matière stratégique, jamais esclave des faits, si réussis qu'ils puissent être. On est en présence d'un critique qui ne se paie ni de savantes explications après coup ni de bruyants succès, mais qui veut savoir comment, par quelles causes ou par quels hasards peut-être, ces succès se sont produits; tournure d'esprit et de caractère trop rare de nos jours pour que nous n'en fassions pas notre sincère compliment à qui la montre.

Après Napoléon arrive *Wellington*. Trente-cinq pages du chapitre IX lui sont consacrées, où l'on retrouve les mêmes qualités et notamment la même impartialité que dans les précédents chapitres. Wellington y est placé à sa vraie hauteur d'éminent, de vigoureux et honnête général en même temps que de vaillant et excellent homme, sans être surfait par une faiblesse d'amour-propre national qu'on aurait pu excuser de la part d'un écrivain s'adressant à un public essentiellement britannique. Le héros de Talavera, de Busaco, des lignes de Torrès-Vedras, de Waterloo a des titres reconnus à être proclamé le grand-maître des actions défensives. Son talent hors ligne en ce genre, joint à la tenacité du caractère et à la persévérance patriotique de son pays, l'a rendu le vainqueur des vainqueurs, le supérieur, en succès final, du grand gagnant de batailles, le dominateur du conquérant. Toutes les puissances de l'Europe avaient été successivement battues et foulées aux pieds par les armées napoléoniennes; seule l'Angleterre put résister et enfin triompher, grâce surtout à

Wellington. Mais ce brillant résultat ne donne aucun orgueil aveugle à notre auteur, ne l'empêche pas de garder la première place à Napoléon parmi les Great commanders et de se contenter, pour son héros, de la seconde, ce qui n'est d'ailleurs que conforme à l'examen précis des faits historiques et aux décrets de l'opinion publique universelle.

De Wellington nous arrivons, par le chapitre X, jusqu'à *Moltke*, ce qui est peut-être un saut un peu grand, laissant dans l'ombre toutes les guerres d'Afrique et d'Amérique, où quelques lignes sur des figures comme Bugeaud, Shermann, Lee et autres n'eussent pas été superflues, tant pour les opérations qu'ils ont personnellement dirigées qu'à raison des progrès d'art militaire qui datent de leurs commandements. La même remarque s'applique à la lacune évidente qui existe entre les temps de Frédéric-le-Grand et ceux de Napoléon, et qui eût été naturellement comblée par un chapitre sur Washington et la guerre de l'Indépendance.

Pour en revenir au maréchal Moltke cette immense réputation d'un chef encore vivant (le livre a été écrit en 1890) embarrasse un peu l'auteur, et cela se comprend, puisqu'il ne juge pas ses héros sur des résultats sonores seulement et sur des données générales manquant de précision. Ce qui est certain c'est que Moltke fut un des acteurs principaux des mobilisations de 1866 et 1870, qui constituèrent le germe fondamental des victoires de Sadova, de Gravelotte, de Sedan et qu'il participa également à ces tragiques journées, ainsi qu'à maintes autres importantes de ces vigoureuses campagnes. Mais quelle y fut sa part individuelle précise?... Il n'y commandait pas en chef; il était, il est vrai, aux côtés du roi Guillaume comme major-général; d'autres personnages y étaient aussi dans des situations non moins élevées, Bismark, de Roon notamment, sans parler des princes Fritz et, Frédéric-Charles et de leurs chefs d'état-major. Il faudrait posséder les mémoires ou les lettres particulières de toutes ces hautes renommées pour déterminer le rôle exact qu'ils y eurent et, dans ce rôle collectif, celui qui revient plus spécialement au vénérable et illustre chef qui vient de décéder après avoir été longtemps le doyen de l'armée allemande. Un voile mystérieux recouvre encore la répartition détaillée des lauriers conquis en commun par l'auguste aréopage et la laisse au bénéfice de l'ancienneté hiérarchique. De temps en temps, ça et là, un coin de ce voile est discrètement soulevé. Quand il le sera complète-

ment, comme il pourra l'être par la publication des mémoires des suprêmes acteurs susmentionnés, alors il sera temps de procéder à la classification de Moltke parmi les *Great commanders*, et qui sait si l'on n'aura pas une nouvelle trinité prussienne, analogue à celle connue de Blücher — Gneisenau — Müffling.

C'est sans doute par ces motifs que l'auteur, tout en rendant un éclatant hommage aux talents et vertus militaires incontestables du célèbre chef d'état-major allemand et à ses glorieux succès, se montre plutôt réservé dans la qualification de ses mérites stratégiques et de ses droits au titre de grand capitaine, que d'autres lui ont tant prodigué. D'ailleurs il n'a pas dit son dernier mot. Il travaille actuellement à une biographie de Moltke, où, muni des derniers renseignements fournis à l'occasion de sa mort, et par les mémoires posthumes connus, il aura à la fois plus de liberté et plus de ressources pour apprécier en connaissance de cause le héros de son X^e chapitre. Nul mieux que M. W. O'Connor Morris n'est qualifié pour une telle œuvre, qui sera digne, sans nul doute, de celle que nous venons d'analyser.

Le chapitre sur Moltke n'est pas la fin. Dans un appendice l'auteur revient sur la campagne de 1815, en deux chapitres, qu'on peut considérer comme la plus complète et la plus impartiale dissertation sur cette campagne tant discutée. Après examen scrupuleux des pièces du procès, il conclut en faveur de Napoléon, à peu près dans le sens de Thiers et surtout de Jomini.

Nous n'en dirons pas davantage à cet égard, nous proposant de revenir une fois sur cette finale foudroyante et si intéressante des guerres de l'Empire, en tenant largement compte des deux chapitres susmentionnés.

Terminons en notant que le volume des *Great commanders* est imprimé avec autant de soin que de luxe. Accompagné de beaux et bons portraits de Turenne, Marlborough, Frédéric, Wellington, avec de charmantes illustrations de Zeidlitz à Rossbach, de Napoléon à l'incendie de Moscou et à deux scènes de Waterloo, de Wellington à Talavera et à Waterloo, de Ney à Waterloo, de « Moltke and his Master », le roi Guillaume à Sedan et de nombreuses cartes, ce livre est à sa place au salon aussi bien qu'à la bibliothèque.

Caneras étymologique du vocabulaire allemand, par G. Richert, capitaine d'infanterie française, professeur d'allemand à l'Ecole supérieure de guerre. Volume grand in-8° jésus de 408 pages, relié toile anglaise, 5 francs. — Pa-

ris 1892, Henri Charles-Lavauzelle, éditeur, 11, place Saint-André-des-Arts.

Aujourd'hui que l'étude des langues vivantes s'impose plus que jamais, il ne faut négliger aucun moyen pour la faciliter. Pour exprimer, dans une langue étrangère, une idée, quelque simple qu'elle soit, il faut, avant toute chose, savoir des mots. C'est une vérité banale qu'on perd assez souvent de vue. Or, les mots ne s'apprennent que par la répétition, et, à cet effet, les gens studieux se servent d'un répertoire auxiliaire, dans lequel ils les inscrivent par ordre alphabétique. Mais ces inscriptions se font un peu au hasard, et, lorsqu'on revient sur les mots qui composent ces listes, la répétition se fait avec peu de méthode, car elle roule sur des termes ayant, dans l'ordre de leur inscription, peu ou point de rapports les uns avec les autres. Il y a, par conséquent, dispersion des efforts de mémoire, ce qui est fâcheux, étant donnée la multitude des objets sur lesquels cette faculté est obligée de s'exercer.

Le capitaine Richert a donc imaginé un instrument de répétition permettant de concentrer les efforts de mémoire sur les termes de même origine. Il a groupé les mots simples par familles et les a très bien définis, en indiquant, sous forme d'annotations renvoyées au bas de chaque page, les rapports qu'ils ont avec une foule de mots anglais, grecs ou latins. Ces rapprochements seront très utiles aux jeunes gens qui étudient plusieurs langues à la fois. Les blancs laissés entre les mots de chaque groupe permettent l'inscription des dérivés et même des locutions offrant quelques difficultés. A la gauche du livre, on trouve des tables qui indiquent la place où il faut chercher chaque groupe. En somme, ce nouveau livre répond à un besoin réel par l'économie qu'il permet de réaliser dans les efforts et par les notions exactes qu'il fournit sur les principes de la langue. Il est donc appelé à rendre les plus grands services aux officiers.

Les Monologues de Napoléon I^{er}. Paris. Librairie militaire de L. Baudoin 1891. Une brochure in-12°, de 160 pages.

Voici un petit livre aussi curieux qu'intéressant, dû à un auteur dont les connaissances étendues et solides et les jugements élevés ne peuvent manquer de trahir l'anonyme. C'est un roman historique, mais souvent vrai, plus vrai que l'histoire, et n'ayant qu'un seul personnage, Napoléon I^{er}, qui tient à lui seul, il est vrai, l'histoire entière.

Nous n'en pouvons donner une meilleure idée qu'en citant textuellement sa préface :

« Le plus illustre critique militaire de ce siècle, dit-il, le général Jomini, voulant donner une suite à son grand ouvrage sur les guerres de la Révolution et traiter des guerres de l'Empire, se trouva fort embarrassé. Il avait quitté, comme on sait, en pleine campagne

de 1813, le service de Napoléon pour celui de son principal adversaire, l'empereur de Russie, dont il était depuis 1810 l'aide-de-camp honoraire. Comment, avec ces antécédents, s'ouvrir un libre champ pour l'étude impartiale des événements qui avaient mis en présence par l'alliance et par la guerre, Napoléon et Alexandre ? Il eut recours à l'anonyme, fort transparent, mais qui était de convenance, et, en même temps, à un procédé littéraire singulier. Dans la *Vie politique et militaire de Napoléon*, parue en 1827, il suppose qu'aux Champs-Élysées des fictions antiques, Alexandre de Macédoine, César et Frédéric de Prusse, fort occupés de Napoléon, mais ne pouvant se rendre compte de sa chute, l'attendent pour le questionner et recevoir ses propres explications. Il arrive parmi les morts le 5 mai 1821, et déférant très volontiers aux vœux de l'aréopage guerrier, il raconte lui-même, en quatre gros volumes, ses campagnes, ses triomphes et ses désastres.

» Ce genre, dit Sainte-Beuve, faux et suranné, produit à la longue la fatigue. Oui, certainement, si on l'applique à la critique technique et minutieuse des batailles, dans laquelle se confine à peu près Jomini, qui laisse de côté l'homme moral et s'occupe même peu du politique. Mais il me semble que le même procédé, restreint à des situations déterminées, en morceaux courts et précis, ne présente plus les inconvénients signalés ; et ne peut-on pas aller plus loin et croire que cette forme se rapproche alors de la vérité, puisque nous portons tous en nous ce dialogue intérieur qui accompagne nos actes en muettes paroles ? Il s'agirait de les bien saisir, et tout git dans cette pénétration de l'homme vrai et de ses mobiles différents de ceux qu'il avoue.

» C'est ce que j'ai essayé pour Napoléon.

» Je prie donc avant tout le lecteur de ne pas se méprendre sur la forme donnée à cette étude. Ce n'est point œuvre d'imagination ou de littérature au sens ancien du mot. Ayant beaucoup réfléchi depuis longtemps sur le caractère et la pensée intime de Napoléon, j'ai voulu me résumer et conclure.

» Les rares témoins qui l'ont connu avant sa célébrité (la duchesse d'Abrantès, Bourienne, Marmont) nous le montrent grave, sombre et agité, tout replié sur lui-même, mais prompt à éclater en discours étranges à la fois par l'accent, la forme, la pensée, et qui accusaient au plus haut point la nature méridionale. Lorsqu'il parut parmi nous, en 1797, illustré par sa première campagne d'Italie, son type nouveau, ce masque sévère et dur frappèrent ses contemporains, moins encore peut-être qu'une extraordinaire réserve voilant un feu concentré ; il se contenait alors et ne rompait son habituel silence que par quelques brèves et fortes paroles méditées. Plus tard, au contraire, arrivé à son but, le pouvoir, il prit plaisir et habitude de plus en plus à se répandre en improvisations qu'il prolongeait quel-

quefois pendant plusieurs heures. Ces monologues, réels ceux-là, et dont quelques-uns marquent dans l'histoire, remplissent les *Mémoires* des témoins, comme les *Souvenirs de Sainte-Hélène*; et si par hasard on vient à en donner quelques extraits, il semble qu'on plaque de la pourpre et du feu sur le fond gris de la pensée des autres. Ils ont inspiré Victor Hugo, et, lorsqu'on cherche des termes de comparaison au langage de ce Corse, c'est à Pascal et à Shakespeare qu'il les faudrait demander.

» Tel est le point de départ de mon travail. Napoléon ne disait qu'en partie sa pensée et il la transformait selon ses vues du moment. Ce qu'il en cachait et en déguisait, voilà précisément ce que je voudrais surprendre; c'est ce complément et cette rectification qui sont mon texte même et que je tâche de retrouver et de fixer en quelques heures principales de sa vie. Il y a là un cadre très propre à rendre le développement, les idées dominantes et l'unité du caractère de l'homme. En un mot, dans cet essai, l'analyse est le moyen, l'exactitude le but; et je m'efforce de faire, sous cette forme, de l'histoire et de la psychologie.

» Il faut toujours avoir un idéal en écrivant. Le mien serait que, toute rhétorique étant rejetée de ces monologues, chaque parole y fût un trait de caractère ou de révélation de la préoccupation présente.

» Je dois un autre avis au lecteur afin de lui éviter une déception. C'est que, préoccupé avant tout de la pensée de Napoléon, j'ai toujours fait du fond le principal et de la forme l'accessoire; je n'ai donc cherché que secondairement à imiter cette parole brève, toute en coups droits allant au but; ou plutôt j'ai essayé seulement de la faire jaillir des impressions mêmes et du caractère. Je voudrais être *Lui* un moment.

» Pour alléger ce petit écrit, j'en ai écarté toute espèce de notes, me contentant de dire ici que je puis justifier ou du moins expliquer et documenter toute parole mise dans la *pensée parlée* du personnage.

» Un mot encore. Je ne viens ni exalter, ni dénigrer un homme. J'essaie de m'en rendre compte. La fortune ainsi que la personne de Napoléon restent, en effet, un des problèmes les plus intéressants qui soient. Si la pleine lumière de l'histoire l'environne, il ne faut pas croire que l'homme intérieur soit connu encore et chaque temps s'essaiera à le comprendre mieux. Prétendre le juger complètement passe même ce qui est possible. Ce qu'on lui doit, c'est de l'approfondir. Lui, cet observateur d'une perspicacité si aiguë, dont une des vives jouissances était d'aller chercher les sentiments réels aux plis les plus cachés du cœur, *et à qui déplaisaient pour lui-même les regards trop pénétrants*, il est bien permis d'essayer de le deviner à son tour. En tout cas, la justice seule pourra l'atteindre et j'ajoute une justice qui sympathise avec ses parties hautes.

» J'ai la volonté d'être juste. Mais si je me défends de faire une thèse, j'ai une opinion sur l'homme, opinion d'instinct comme de longue méditation, et elle apparaîtra.

» Ce qui me frappe le plus en lui, c'est l'irruption inattendue de cet étranger dans nos destinées, dans celles du monde, le rôle qu'il a pu jouer et l'audace de ce rôle, le poids dont il a pesé sur nos existences et le pouvoir enfin d'un homme sur les hommes. Il a dérangé l'histoire. Et aujourd'hui encore l'Europe se croit-elle donc si bien protégée contre le vouloir et le pouvoir d'un homme ?

» Je crois que l'action de Napoléon a été funeste, prodigue de maux, de maux lents à éliminer de notre vie nationale. Ils ne le sont pas tous, il s'en faut ; et tant que nous en souffrirons, il ne sera pas possible, dans le décompte de cette grande mémoire, de s'en tenir surtout au résidu bon à garder que nous lui devons peut-être, en force morale et en puissance d'action.

» Mais n'oublions jamais qu'en l'accusant il faut nous accuser nous-mêmes. Coupable chef d'Etat ! Mais coupable nation aussi de l'avoir supporté ! Lorsqu'elle le prit en 1815, si inconsidérément, elle sut bien lui imposer ses conditions, lui dicter un pacte comme aux Bourbons. C'était l'homme des réalités et des nécessités ; il s'y accommodait. La Nation pouvait donc déjà traiter avec lui en 1799, en 1802, en 1804.

» A l'heure présente, nous sommes encore tout meurtris des calamités, legs du premier empire, trois quarts de siècle après qu'il s'est effondré, tant la trame de l'histoire est liée, tant les fautes se paient ! Nous sortons à peine de la fatale repousse du second empire. Nous restons sous la menace des contre-coups inconnus de la troisième invasion, venue directement des haines suscitées par les plus inutiles conquêtes. Nous avons à peine commencé à nous dégager de cette administration consulaire et impériale, conception du despotisme, qui entrave notre essor vers les mœurs des peuples libres. Nous en avons pour un demi-siècle peut-être avant d'avoir épuisé complètement les suites de cette chevauchée absurde, dont nous fûmes autrefois, à la suite de Napoléon, les héros et les complices.

» Ces effets désastreux passeront enfin ; et, alors seulement, il sera possible d'oublier plus souvent le tyran et de s'éprendre plus librement du grand homme, d'évoquer cette mémoire avec moins de réserves et de trouble, et d'en faire la parure de la Patrie.

» Et plus tard encore, dans un siècle ou deux, Napoléon n'apparaîtra plus ni italien, ni français, ni ennemi de l'Anglais ou de l'Allemand : il appartiendra au monde, qui, le prenant en bloc, s'étonnera de ce formidable exemplaire humain et se plaira encore à le contempler et à le comprendre. »

Suivent les *Monologues*, placés sous 25 titres, dont quelques-uns, par exemple : « Le soir de la bataille de Lodi — La nuit du 18 bru-

maire — Devant le tombeau de Frédéric le-Grand — Marche sur Grenoble — Le soir de Waterloo » sont des plus émouvants.

Exprimons cependant un regret : c'est que l'auteur ait trop restreint son champ. En s'inspirant soit de ses propres aptitudes militaires, soit des ouvrages de Jomini et de Thiers, soit de plusieurs recueils de maximes connus, sans parler des textes historiques qui lui sont si familiers, n'aurait-il pas pu aborder avec plus de détails et avec succès, une série de monologues spécialement stratégiques, lesquels eussent constitué un cours de réelle valeur sur les grandes opérations de la guerre ?

La Suisse romande en zig-zag : En pays fribourgeois, par Ch. Cornaz-Vulliet.
Édité par la librairie de l'Université à Fribourg.

Dans le numéro du 17 juin 1889 de la *Revue militaire suisse*, M. J. N. C. a attiré l'attention de nos lecteurs sur la publication de M. Ch. Cornaz-Vulliet relative à nos cantons de langue française.

Le nombre considérable des gravures qui ornent ce vade-mecum du voyageur en pays romand a eu pour conséquence de faire sortir de presse les divers volumes dont se compose cette collection de guides dans un autre ordre que celui adopté par l'auteur. Cette manière de procéder ne présente, dans le cas particulier, pas d'inconvénient. Ceci dit, nous devons rappeler que *La Suisse romande en zig-zag* formera neuf volumes, richement illustrés, avec cartes, plans, panoramas, etc. — I. Les trois lacs : Neuchâtel, Morat et Bienne. La partie de ce guide relative à Yverdon a été publiée en allemand et en anglais. — II. La vallée de la Broye. — III. En pays fribourgeois. — IV. A travers le Gros de Vaud. — V. Le lac Léman (rives de Suisse et de Savoie). — VI. Le Valais. — VII, VIII et IX. Le Jura vaudois, neuchâtelois et bernois. — Le tome II est en vente ; c'est de ce volume que nous avons parlé dans notre N° 6 de 1889.

Aujourd'hui, nous constatons avec plaisir que la presse du canton de Fribourg consacre de très-bienveillants articles au Tome III intitulé *En pays fribourgeois*.

« Sous ce titre, dit *L'Union*, vient de paraître un charmant ouvrage du publiciste bien connu, M. C. Cornaz-Vulliet.

» C'est une description géographique et historique de notre canton de Fribourg avec de nombreuses et magnifiques gravures.

» Diverses notices ou guides ont déjà été publiés sur la Gruyère, sur Fribourg et ses environs à différentes époques, mais il n'en est point d'aussi complets et d'aussi intéressants que EN PAYS FRIBOURGEOIS. *Toutes nos villes, toutes nos communes* y ont leur place, et il n'est pas de curiosité topographique, de site remarquable, de fait historique ou anecdotique qui ne soit décrit ou raconté.

» Ce livre, édité par la Librairie de l'Université, a sa place marquée dans toutes nos bibliothèques.... »

De son côté, la *Liberté* reconnaît que « l'*Almanach catholique* a eu raison d'anticiper les éloges qu'il faisait de cette publication et de constater que les livres de M. Cornaz n'ont rien de cette aridité reprochée aux ouvrages de ce genre ; ils ne se bornent pas à une sèche nomenclature des lieux parcourus ; instruire en délassant est sa devise.

» Membre de la Société d'histoire de la Suisse romande, l'auteur a su faire revivre un passé des plus intéressants, oublié des uns et méconnu des autres ; M. Cornaz s'est attaché de préférence à dépeindre les scènes de mœurs locales, avec leur cachet de terroir, ainsi que les légendes qui font encore à la campagne le charme des longues soirées d'hiver. »

En ce qui concerne la description des villes de Fribourg, de Romont, Châtel-St-Denis et de Bulle, elle est particulièrement complète. Dans le district de la Singine les notices sur le lac Noir, sur la condenserie de Guin et les bains de Bonn seront certainement lues avec intérêt ; il en est de même de ce que M. Cornaz a écrit sur Montbarry, le Moléson, Charmey, Gruyères, la Part-Dieu et Montbovon. Enfin on ne peut que recommander les notices suivantes : canton de Fribourg, climat et météorologie, histoire naturelle, agriculture, commerce, industrie, station laitière, le bétail fribourgeois, caractère, mœurs, usages, costume national, fêtes civiles et cérémonies religieuses, langues ou idiomes, illustrations fribourgeoises, Horace fribourgeois, instruction publique, Université de Fribourg, l'Evêché de Lausanne-Genève, un concert d'orgue, littérature nationale, légendes, coraules, anecdotes, ranz des vaches, géologie, archéologie, histoire, armorial, bibliographie.

Et ajoute encore la *Liberté* :

« En lisant ce tome III, nous avons pu nous convaincre à la page 348 que l'impression du tome I^{er}, intitulé les *Lacs de Neuchâtel, de Morat et de Biemme*, était presque terminée. Ce volume comprend une description complète des guerres de Bourgogne et elle sera accompagnée de plans très détaillés des batailles de Grandson et de Morat.

» Constatons pour terminer que le canton de Fribourg pittoresque et historique par M. Cornaz donne encore une carte Dufour à l'échelle 1 : 250,000, une vue de Fribourg au XVI^e siècle, un plan de la ville actuelle, les deux bas reliefs (bataille de Morat et diète de Stanz) et 100 gravures intercalées dans le texte. »

Enfin ce volume, fort de 252 pages, est relié avec un goût exquis et il n'est aucun touriste ou voyageur voulant visiter le pays fribourgeois qui ne se procurera le guide de M. Cornaz que le prix de 3 fr. (relié) rend abordable à toutes les bourses. J. D.

P. S. Les tomes II et III sont en vente. — Les tomes I et IV sont sous presse et les tomes V à IX suivront. Le tome IV (*A travers le*

Gros de Vaud) sera mis en vente au printemps 1893; il sera sous tous les rapports digne de prendre place dans la collection des guides Cornaz-Vulliet.



NOUVELLES ET CHRONIQUE

Le Conseil fédéral a accordé à M. Hugo *Pietzker*, de Vira (Tessin), capitaine à Lucerne, avec remerciements pour les services rendus, la démission, qu'il a sollicitée, de ses fonctions d'instructeur de II^e classe de cavalerie.

En même temps, il l'a promu au grade de major de cette arme.

Le Conseil fédéral, sur la proposition de son département militaire, a décidé d'appeler aux cours de répétition qui auront lieu cette année des bataillons d'infanterie de landwehr du II^e corps d'armée, tous les officiers de troupe incorporés.

Par contre ne seront commandés à ces cours de répétition que les sous-officiers et les soldats des six plus jeunes années d'âge.

Le Conseil fédéral a nommé officiers dans les troupes sanitaires les personnes dont les noms suivent et qui ont passé avec succès la 2^{me} école préparatoire pour officiers sanitaires, à Bâle.

a. *Premiers-lieutenants* (médecins).

MM. Schmid, Gottfried, de Zurich. Sturzenegger, Charles, de Reute (Appenzell-Rh. ext.). Reimann, Henri, de Wald, à Zurich-Oberstrass. de Rham, Edmond, de Giez, à Jouxens près Lausanne. Minnich, Walter, de Baden (Argovie). Bircher, Max, de Küttigen, à Ausersihl. Näf, Jean, d'Oberuzwyl, à Wattenwyl. Kündig, Auguste, de Bâle. Emmer, Frédéric, de Beatenberg, à Bâle. Aebi, Werner, de Seeberg, à Interlaken. Meier, Otto, d'Otelfingen, à Zurich. Notz, Hermann, de Zurich, à Gossau (Zurich). Perrochet, Charles, de la Chaux-de-Fonds. Meyer, Ferdinand, de Grosswangen, à Münster (Lucerne). Nötzli, Jean, de Höngg, à Zurich. Stocker, Alfred, de Büron, à Lucerne. Cathomas, Jean-Baptiste, de Somvix, à Truns. Häni Rodolphe, de Wengi (Berne), à Bâle. Koch, Emile, de Ruswyl. Narbel, Charles, de Goumoëns-la-Ville, à Berne. Gaillard, Alois, de Sergey, à Lausanne. Milliquet, Albert, de Pully, à Lausanne. Brehm, Arnold, d'Elay près Moutier, à Malleray.

b. *Lieutenants* (pharmaciens).

MM. Reutti, Xavier, de Wyl (St-Gall). Schoop, Conrad, de Dozwel, à Weinfelden.